

“Une série n’est pas un long métrage ‘arty’”

SYLVIE COQUART

veut “accompagner la pépinière de talents belges et leur donner les bons outils”

Séries Sylvie Coquart, arrivée en août à la RTBF, détaille ses convictions et sa démarche.

Entretien Karin Tshidimba

Ma mission est de faire en sorte qu’on ait des séries exigeantes et populaires à l’écran. Cela passe par l’accompagnement des équipes, les discussions avec les conseillers artistiques et l’organisation pour accompagner au mieux les projets”, explique Sylvie Coquart, scénariste et nouvelle responsable de la fiction à la RTBF.

Raconter la société dans les séries

“Le projet de ‘Fonds des séries’ de 2013 tel qu’il m’a été présenté par François

Tron voulait jouer sur la notion ‘local is global’, soit des projets ancrés dans la réalité belge d’aujourd’hui (même en passant par le prisme de l’histoire) pour qu’ils puissent dépasser les frontières. Le pari est que si les séries répondent à cette exigence, le propos va toucher l’international. Le rôle des créateurs est de sentir notre société avec ses failles et de les raconter à travers la série.”

Qu’entend-on par séries exigeantes et populaires à la RTBF ? “Pour moi, elles sont à la fois très pointues sur le contemporain – l’analyse de la société – et touchent un public qui n’est pas limité aux geeks de 25 ans ou aux plus de 75 ans.”

Sylvie Coquart ne croit cependant pas au “tout public”. “Si c’était le critère, la RTBF n’aurait fait ni ‘La Trêve’, trop anxigène, ni ‘Ennemi public’, trop sombre. On ne connaît pas le public, il faut aller à sa rencontre. Si on trouvait les bonnes idées de séries en lisant les courbes d’audiences, ça se saurait. On doit vrai-

ment faire confiance aux auteurs dans leur capacité d’analyse de la société d’aujourd’hui. C’est leur rôle. On croule sous les exemples de séries pleines de bonnes intentions et pas trop dérangeantes qui n’ont pas fonctionné. En comité de sélection, avec la Fédération Wallonie-Bruxelles, on a refusé des projets comme cela, qui n’énonçaient rien. Parler de notre société, cela peut passer par plein de canaux, c’est aux auteurs de nous proposer leur façon d’aller interroger cette réalité.”

Le gros avantage d’avoir des auteurs et des réalisateurs qui assurent l’accompagnement artistique des projets “c’est qu’on a de la bienveillance et en même temps, on en connaît les travers pour les avoir nous-mêmes expérimentés. On voudrait leur éviter ces écueils. Je voudrais d’ailleurs que les auteurs aient cette liberté de venir ‘pitcher’ chez nous pour que nous puissions les aider, dès le début.”

Beaucoup d’auteurs viennent du long métrage, des webséries, des écoles de cinéma ou du téléfilm “mais la grammaire de la série contemporaine est très différente”, rappelle-t-elle.

Aller du film à la série

“En France, il y a eu plus d’entraînement sur les séries en 52 minutes. Ce qui m’intéresse, c’est de mettre en place cet accompagnement des auteurs qui ont le talent et l’envie. Ils savent comment dire leur sujet dans un film, on va les aider à aller vers la série.”

Pour arriver à trois ou quatre bonnes séries, il faut en mettre plusieurs en production. “Il faut aussi admettre que tout n’aura pas le succès, le sens ou le caractère percutant de ‘La Trêve’ ou d’‘Ennemi public’. Les échecs font partie du processus de création, c’est normal. Séverine Jacquet, Martin Brossolette et moi nous assurons le suivi artistique des 17

séries en développement; Ariane Meerens s’occupe de la phase de production”, précise-t-elle.

Et qu’en est-il de Vincent Lannoo ? “Il a suivi le développement artistique d’‘e-

Legal’, de ‘Champion’ et d’‘Unité 42’. Il va quitter l’équipe en décembre pour réaliser ‘Comme les autres’ et s’occuper de la réalisation du nouveau projet ‘Warning’. Il n’y a aucune complaisance, je veux être très claire à ce sujet ! En plus, on sait très bien qu’on nous attend au tournant. Le problème, c’est que le milieu de la série en Belgique est tout petit. On est obligés de faire avec ceux qui savent car certains vieux de la vieille, eux, ne sont pas toujours assez souples ou assez réactifs. Vincent a déjà réalisé une série (“Trepalium” pour Arte, Ndlr). Quoi de mieux que des Belges qui ont de l’entraînement pour arriver à faire exister ce secteur en Belgique ? Mon rêve c’est que des gens qui ont réussi de bonnes séries avec la RTBF puissent devenir un jour conseillers de programmes. C’est important que les conseils viennent de gens qui ont connu cette traversée artistique et ont donc cette projection et cette bienveillance. Mon avantage, c’est que je n’ai pas de copains producteurs ici, donc on ne peut pas me soupçonner de parti pris”, conclut-elle en souriant.

La métaphore de la Formule 1

Un autre canard à qui elle veut tordre le cou ? “Il faut arrêter de croire qu’on fait une série comme on fait un long métrage ‘arty’. Faire une série en dix épisodes, c’est comme conduire une Formule 1 pendant 24h, sans s’arrêter, en étant opposé à des professionnels. Il y en a encore qui croient que ça va se faire tout seul. Mais c’est faux, il faut que les producteurs soient en ‘paternage’ et voient tout de suite si ce qu’on imagine rentre dans le budget défini. Le talent ne suffit pas, il faut du boulot. On demande aux auteurs un exercice extrêmement compliqué pour arriver à des personnages qui tiennent et à une ligne claire qui sous-tend les dix épisodes. Il faut vraiment qu’auteurs, réalisateurs et producteurs travaillent main dans la main, qu’ils partagent une vision unique.”

Reste un chantier à lancer, selon elle. “On voudrait favoriser le 26 minutes. Il faudrait au moins organiser une sélection dans ce sens pour pouvoir aborder la comédie parce que, souvent, en 52 minutes, on bascule vers la dramédie et c’est très compliqué. Mais il faudra régler la question de la programmation en prime time.”

Trois projets arrêtés

Certains projets ne sont pas assez mûrs ou étoffés pour franchir toutes les étapes de production. Sur les 20 projets annoncés, 3 d'entre eux ont

été arrêtés. C'est le cas de **"Studio 7"**, qui devait se pencher sur l'histoire de l'INR (ancêtre de la RTBF). *"Le travail et l'inventivité ne sont pas en cause mais l'aventure individuelle de 2 ou 3 personnages ne suffit pas à créer une série en 10 épisodes. Il faut un effet perspectif et que le public se sente concerné par le destin des personnages. Il faut que l'histoire ne soit pas un décor mais un personnage à part entière, à analyser, comme dans la série "Mad Men". On sait que ce sera compliqué de trouver le financement (costumes, décors...) alors même que*

l'équipe a fait preuve de beaucoup de souplesse. Plutôt que de les épuiser, on préfère leur dire: revenez avec un autre projet", explique Sylvie Coquart.

"Spirale". *"La promesse initiale – un univers très puissant qui flirte avec le fantastique – nous intéressait. Mais, au final, on avait un personnage avec lequel on n'entrait pas suffisamment en empathie et un univers complètement baroque. L'auteur était presque seul à la barre, à la fois réalisateur et producteur, il n'avait plus de recul et personne pour venir contrebalancer ses choix. Or, son parti pris de réalisation l'emportait sur la narration. Cela peut fonctionner sur un film mais pas sur une série, rappelle Sylvie Coquart. Quant à "Ouesterne", elle est arrêtée pour problème de production."*

Pour éviter ces écueils, 4 des 5 derniers projets sélectionnés suivront un coaching du 17 au 21/10 avec Michel Sabbe et Bram Renders *"afin de définir l'ADN de leur série"* et partir sur des bases saines. Un deuxième atelier aura lieu fin 2016, début 2017 autour des personnages et de la dramaturgie.